

PREFACE

Il n'est pas habituel qu'un historien, pour une œuvre aussi vaste que le grand ouvrage historique d'Ibn Iyâs, (852/1449-après 928/1522), se soit astreint à relever toutes les occurrences des termes jugés importants pour l'Histoire des mentalités, c'est à dire ce qui est jugé par Ibn Iyâs simplement contraire à la coutume établie, étrange, incroyable ou merveilleux.

Mr. Al Amer l'a fait, et la minutie de son analyse lui a permis de reconstituer par la même occasion, le milieu d'Ibn Iyâs, celui des descendants de Mamelouks (*awlâd al nâs*), et ce qu'on peut savoir de sa famille et de ses proches. Ibn Iyâs était assez bien placé pour avoir des nouvelles de ce qui se passait à la Citadelle, le siège du pouvoir mamelouk au Caire, sans être pour autant au courant de tout, ni devenir l'historien officiel du régime, une fonction qu'il aurait peut-être aimé exercer, mais qu'on ne lui a jamais proposée.

C'était donc un aristocrate cultivé, pourvu d'assez de revenus pour se livrer sans avoir besoin de gagner sa vie, à sa passion d'historien. Les lecteurs français d'Ibn Iyâs qui ont peut-être pris un premier contact avec le grand ouvrage de celui-ci dans la traduction de Gaston Wiet publiée sous le nom de *Journal d'un bourgeois du Caire* auront sans doute tendance à oublier le statut aristocratique d'Ibn Iyâs, que Gaston Wiet n'ignorait pas ; mais il avait repris l'expression « *Journal d'un bourgeois du Caire* » à Jean Sauvaget, parce qu'il la trouvait « heureuse », et aussi sans doute, pour s'attirer les faveurs des lecteurs français qui avaient pu lire peu de temps auparavant la mise en une langue plus moderne d'un texte

médiéval, le *Journal d'un bourgeois de Paris*, une publication qui avait connu un grand succès.

Le second apport important de l'étude de Mr. Al Amer est l'analyse minutieuse de la construction du récit historique chez Ibn Iyâs, le recours aux œuvres de Maqrîzî et de Suyûtî dont les textes sont parfois réutilisés mot à mot par Ibn Iyâs après qu'il ait mené son enquête, et qu'il ait constaté qu'il n'y avait rien à ajouter. Le premier jet de la mention d'un fait a été complété par l'ajout de notes marginales où sont mentionnés tels détails oubliés, voire des rapprochements avec des événements encore à venir à la date où Ibn Iyâs rédige son texte en suivant l'ordre chronologique, ce qui donne à l'œuvre plus de cohérence. Le travail des copistes a évidemment rendu plus malaisé de se rendre compte par la suite de ces ajouts.

On peut s'interroger sur le sens de l'œuvre d'Ibn Iyâs. Achevée après l'occupation de l'Égypte par les Ottomans en 1517, Mr. Al Amer se demande si on peut la considérer comme une simple œuvre d'*adab*. Mais Ibn Iyâs n'est pas tendre pour les Ottomans. Lorsqu'il écrit, certains Égyptiens pensent encore qu'une restauration des Mamelouks est possible. Même s'il ne le croit pas, il est visible qu'Ibn Iyâs se comporte comme une sorte d'émigré de l'intérieur, le chantre d'un régime auquel il était attaché, composant un ouvrage rappelant les hauts faits du passé où les crises, les bizarreries, les ragots, les souvenirs personnels sont accompagnés de poèmes, dont certains d'Ibn Iyâs lui-même, poèmes que Mr. Al Amer a soigneusement relevés parce qu'ils occupent une place importante dans l'œuvre.

Enfin on est également redevable à Mr. Al Amer des deux Annexes. Dans la première, il donne la liste complète des œuvres d'Ibn Iyâs ; dans la seconde, il indique où sont conservés les

fragments des manuscrits autographes et les copies du texte d'Ibn Iyâs.

On ne peut donc qu'être reconnaissant à Mr. Al Amer d'avoir mené un travail d'analyse fructueux, précis et rigoureux qui n'avait pas encore été fait.

Jean-Claude Garcin, Professeur honoraire d'histoire de l'Islam médiéval à l'université d'Aix-Marseille.